

ABONNEMENTS... Les abonnements datent des 1er et 15 du mois.

LA PRESSE

INSCRIPTIONS: fr. 50 c. la petite ligne, et 2 fr. la ligne de réclame. Toutes les lettres doivent être affranchies.

Rue Saint-Georges, 16.

Paris, 15 décembre.

Tous les efforts que la violence d'un faux patriotisme a pu tenter pour troubler le religieux silence de la grande solennité de ce jour ont été vains. L'immense population de Paris qui assistait sur deux haies depuis Neuilly jusqu'à l'hôtel royal des Invalides...

Aujourd'hui avant sept heures du matin, les tambours de la garde nationale battaient le rappel dans toutes les légions: une heure après, la garde nationale de Paris tout entière, et dans une admirable tenue, était sous les armes et se rendait sur le terrain où l'avait déjà devancée une foule considérable...

Le gendarmier de la Seine, avec trompettes, le colonel en tête; la garde municipale à cheval, avec étendard et trompettes, le colonel en tête; deux escadrons du 7e de lanciers, avec étendard et musique, le colonel en tête...

Le lieutenant-général Pajol, commandant la division et son état-major. Les officiers de toutes armes, sans troupe, employés à Paris, au ministère et au dépôt de la guerre.

Le détachement du 1er bataillon de chasseurs à pied. Les sept compagnies du génie cantonnées dans le département de la Seine, formant un bataillon sous les ordres d'un chef de bataillon.

Un carrosse dans lequel était M. l'abbé Coqueran, aumônier venant de Ste-Hélène; les officiers-généraux de l'armée de terre et de mer, du cadre de réserve ou en retraite; qui se trouvent à Paris et qui se sont présentés en uniforme et à cheval...

Un peloton de trente-quatre sous-officiers décorés, pris dans l'infanterie de la garde nationale, dans l'infanterie de ligne et de la garde municipale, et dans les sapeurs-pompiers, sous les ordres d'un capitaine de l'état-major-général de la garde nationale à pied.

Venaient ensuite le char funèbre; M. le maréchal duc de Reggio, grand-chancelier de la Légion d'Honneur, M. le maréchal Molitor, M. l'amiral baron Rousin et M. le général Bertrand...

La garde nationale et la troupe de ligne qui formaient la haie suivaient immédiatement le cortège après avoir rompu alternativement de chaque côté.

Un escadron du 1er de dragons, le lieutenant-colonel en tête; M. le lieutenant-général, commandant la division hors de Paris et son état-major; M. le maréchal de camp Hequet, commandant la 4e brigade d'infanterie hors Paris...

Le char, monté sur quatre roues massives et dorées, se compose, ainsi que nous l'avons déjà annoncé, d'un soubassement et panacheux encadrés dans des colonnettes à chapiteaux, surmonté du manuscrite. Le socle était revêtu jusqu'à terre d'une draperie de velours violet et or parsemée d'abeilles et d'étoiles...

Le char entier, couvert d'un crêpe, était attelé de seize chevaux panachés et couverts complètement de housses dorées aux armes de l'empereur. Arrivé sous l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile, il y fit une courte station...

L'Arc-de-Triomphe était entouré de douze grands mâts pavoisés des flammes tricolores sur lesquelles étaient inscrits les noms des principales armées; on pouvait y lire les armées de Hollande, de Prusse, de Rhin et Moselle, de l'Océan, Catalogne, d'Aragon, d'Andalousie, d'Italie, de Rome, de Naples, Grande Armée, Armée de réserve.

Les décorations de la grande avenue des Champs-Élysées étaient magnifiques; chaque colonne pyramidale surmontée d'un grand aigle doré, était ornée de faisceaux de drapeaux tricolores, et portait un bouclier avec l'inscription de nos plus célèbres victoires jusqu'à l'affaire de Montmirail en 1814.

La marche du cortège a été fort régulière. Le char est arrivé à une heure et demie à la grille des Invalides, où il s'est arrêté. Le cercueil a été descendu immédiatement par trente-six hommes du détachement de la marine royale...

A deux heures, le clergé, vêtu de violet, comme pour l'office des martyrs, est allé recevoir le corps sous le porche drapé; en ce moment, du haut de l'estrade placée au devant des orgues, les trombones et les contrebasses ont fait entendre une marche d'un double caractère funèbre et triomphal tout ensemble...

Le prince de Joinville a présenté le corps au roi en disant: «Sire, je vous présente le corps de l'empereur Napoléon. Le roi a répondu, en élevant la voix: «Je le reçois au nom de la France. Le général Athalin portait sur un coarreau l'épée de l'empereur. Il l'a donnée au maréchal Soult, qui l'a remise au roi.

L'émotion a été solennelle, et les regards se portaient tour à tour vers le corps et vers les soldats mutilés qui ont été une part de cette grande gloire. Les vieux officiers essayaient des larmes le long de leurs joues, et l'attendrissement se mêlait à l'admiration.

Le Kyrie a bien soutenu cette impression de pieuse douleur. On sait quelles voix admirables ont exécuté la belle musique de Mozart. Les chants s'élevaient avec un parfait ensemble et se prolongeaient au-dessus de la nef. Par moment on reconnaissait les accents aimés de chacun des artistes, selon le dessin divers du quatuor, et les reprises des parties seules; mais aussitôt toutes les voix se mêlaient et se fondaient de nouveau pour ne faire qu'une magnifique mélodie, tantôt puissante, tantôt douce, gémissante et mesurée, brodée par intervalles de simples cadences, soutenues et découpées comme par une seule voix.

Le Dies iræ, devenu désormais populaire, a produit son effet accoutumé. A quatre heures s'est terminée l'office. Les canons ont annoncé le départ du roi, et la foule s'est retirée en silence, emportant des souvenirs qui ne peuvent plus s'effacer. Les hommes de l'empire se sont trouvés rajeunis de vingt ans, parmi les pompes, parmi les fastes, parmi l'ombre éclatante d'une époque de prodiges.

La génération plus nouvelle a pensé un moment qu'elle assistait à sa grande épopée qui lui a été dite tant de fois, et qu'elle pouvait dater à son tour de la gloire de ses pères.

L'église, dont nous avons donné précédemment toute la disposition intérieure, ne présentait aux yeux qu'une longue galerie de lumières. Les lustres, les feux des candélabres antiques conduisaient le regard à travers les drapeaux et les trophées jusqu'au rond-point où une couronne de gaz, et les lustres suspendus émissaient leurs mille rayons sur l'immense tenture violette, et au-delà de cette

sorte de nuit étoilée apparaissait dans le jour vif et les clartés blanches le tombeau comme environné du nimbe de la gloire céleste.

Le roi, en costume de garde nationale, a pris place sur le trône préparé dans le chœur, à droite de l'autel, et surmonté d'un magnifique dais en velours violet; près de lui sont les princes de la famille royale et les aides-de-camp de S. M.

Dans une tribune basse, près du roi, la reine, les princesses et les dames de leur suite.

Dans les bras de la croix, à gauche, les membres de la chambre des députés; à droite, les membres de la chambre des pairs et du conseil d'état. Dans deux tribunes basses, la cour de cassation et la cour des comptes.

Viennent ensuite, à droite, la cour royale, le conseil-général et le conseil municipal ayant à leur tête M. le préfet de la Seine et M. le préfet de police, les états-majors de la garde nationale, de l'armée et le conseil d'amirauté.

Enfin, au-dessous de l'orgue, un nombreux orchestre, et, dans les tribunes élevées, les personnes munies de billets.

Des places avaient été réservées dans la cérémonie d'aujourd'hui pour les élèves des collèges de Paris et des écoles de droit et de médecine.

Jamais la garde nationale n'avait été aussi nombreuse et aussi brillante; jamais elle n'avait mieux témoigné par son attitude son dévouement aux principes d'ordre et au gouvernement de juillet.

Toutes les mesures avaient été prises avec autant de précision que d'habileté par l'illustre maréchal Gérard, qui a conduit le cortège.

Ce n'est pas pour nous une médiocre satisfaction de voir les journaux qui avaient le plus proné les avantages de l'alliance anglaise se retourner contre elle aujourd'hui avec une violence que, pour notre part, nous n'avons jamais mise dans nos attaques, bien que nous n'ayons pas cessé de nous montrer ses adversaires.

Aujourd'hui, c'est la guerre déclarée par l'Angleterre au Céleste Empire qui sert de texte à leurs attaques contre l'insupportable despotisme qui s'arroge les marchands de Londres sur toute puissance incapable de leur résister.

Et bien! que disaient alors ces journaux qui déclament aujourd'hui à propos de la Mer-Jaune, et que les infortunes du grand roi émeuvent jusqu'à l'attendrissement? Ils prenaient le parti du plus fort contre le plus faible; ils soutenaient l'Angleterre contre le roi de Naples. Leur plus éminent homme d'état, M. Thiers, qui était à cette époque premier ministre, se portait médiateur entre les deux parties, et sous prétexte d'impartialité, tranchait la question en faveur de l'Angleterre.

étrange avec laquelle ces dernières paroles avaient été prononcées. La jeune femme baissa les yeux et garda un instant le silence pour recueillir toutes ses pensées et tous ses souvenirs; puis elle recommença ainsi: — Mon père mourut lorsque je n'étais encore qu'un enfant. Avec lui finirent les doux, les heureux moments de ma vie.

FEUILLETON DE LA PRESSE.

LOUISA DALMAR (1).

Deux jours se passèrent, et toute cette douleur si vive, si profonde qui avait brisé le cœur du vieux banquier, avait disparu; il attendait, la joie dans l'âme, le jour fixé pour l'arrivée de celui qui venait si généralement à son secours.

Et elle détourna la tête pâle encore de cette rencontre inattendue. Le banquier qui était au fond du salon occupé à parcourir des papiers, ne s'était point aperçu du mouvement de sa femme. Elle était toute tremblante; évidemment le visage qui lui était apparu l'avait bouleversée et avait réveillé dans sa mémoire des souvenirs qui peutaient y dormir presque effacés.

Ah c'est toi Louisa, dit-il, j'étais tellement plongé dans ces chiffres, que je ne t'avais point entendue. Il rendit un grand service à la jeune femme en lui adressant la parole, car ce peu de mots rompirent le silence qui régnait dans le salon. — Oui, c'est moi, dit-elle, je suis venue m'asseoir ici près de vous, et pendant que vous regardiez ces papiers, je vous regardais moi, et je pleurais.

— Et je t'ai dit, reprit le vieillard en posant sa main sur les lèvres de Louisa: Que m'importe cette confession des premières années de votre vie, enfant? Si ce sont des consolations dont vous avez besoin, mon cœur est prêt à vous les donner toutes; si c'est un pardon... silence, enfant, vous l'avez obtenu avant même de le demander. — Et alors je me suis tue, reprit Louisa; j'ai remercié Dieu, j'ai accepté le protecteur et l'ami, le père et l'époux qu'il m'envoyait; mais, voyez-vous, mon ami, si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi que vous acceptiez cette confession; car, dans la vie de la pauvre jeune fille, il ne doit pas y avoir un seul jour que vous ne connaissiez comme elle. Ce que j'ai à vous dire me fait mal, parce que je ne vous l'ai pas dit. — Entre vous et moi peut-il y avoir un secret? et puis... aujourd'hui, plus que jamais, il faut que vous sachiez tout.

(1) Voir la Presse d'hier.